

Par l'autrice de *Je suis ton soleil*



UN SI PETIT OISEAU

MARIE
PAVLENKO

Flammarion

Abi est une jeune fille heureuse.
Sa famille, son petit ami, son avenir,
tout autour d'elle est en harmonie.
Jusqu'à l'instant où sa vie bascule.
Son avenir tout tracé s'enfuit,
son quotidien facile aussi.
Alors Abi va écouter le bruit du monde,
se fondre dans la nature
et laisser les sensations revenir...

*"La plume est belle et souple,
souvent facétieuse. Un roman généreux."*

Le Monde des livres

*"Avec beaucoup de pudeur et d'humour,
Marie Pavlenko nous offre un très joli roman sur l'espoir,
qui se dévore d'une traite."*

Le Parisien

*"Difficile de ne pas être touché par ce récit
d'une si juste humanité."*

Télérama



Prix Babelio Jeune adulte 2019

Un si petit oiseau

Marie Pavlenko

Un si petit oiseau

Flammarion

De la même autrice

Romans

Un été avec Albert (Flammarion, 2021)

Bientôt minuit (Flammarion, 2021)

Et le désert disparaîtra (Flammarion – J'ai Lu, 2020 – 2021)

Je suis ton soleil (Flammarion – J'ai Lu, 2017 – 2020)

La Mort est une femme comme les autres (Pygmalion – J'ai Lu, 2015 – 2018)

La Fille-sortilège (Folio SF, 2017)

Le Livre de Saskia (trois tomes, Scrineo, 2011-2013)

Jeunesse

Charamba, hôtel pour chats – Bobine s'en mêle (Flammarion jeunesse, 2022, illustré par Marie Voyelle)

La plus belle crotte du monde (Little Urban, 2020, illustré par Camille Garoche)

Awinita, Petit rêve deviendra grand (Little Urban, 2019, illustré par Marie Voyelle)

Zombies zarbis (trois tomes, Flammarion jeunesse, 2018-2019, co-écrit avec Carole Trébor)

Nouvelles

Elle est le vent furieux (Flammarion, 2021, ouvrage collectif co-écrit avec Sophie Adriansen, Marie Alhinho, Coline Pierré, Flore Vesco, Cindy Van Wilder)

© Flammarion pour la présente édition, 2022

© Flammarion, 2019

87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13

ISBN : 978-2-0802-8202-6

Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

N° d'édition : L.01EJEN002035.N001

Dépôt légal : mars 2022

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse

Pour Stéphane.

« Ma main coupée brille au ciel
dans la constellation d'Orion. »

Blaise Cendrars, *Au cœur du monde*

Elle se souvient de l'air.

Doux.

Effervescent.

Le soleil couchant dissimulé derrière une rangée de vieux peupliers dont les feuilles vibronnaient dans la brise tiède.

La lumière d'or.

Elle se souvient avoir pensé : c'est tellement parfait, on se croirait dans une publicité pour un parfum.

L'atmosphère criait la vie, sa force ; le printemps flamboyait, entaché de nuées d'insectes, les bourdons vrombissaient, survolaient les champs de blé vert pour aller butiner et faire ce que fait un bourdon au mois de mai. Un de ces moments de grâce où chaque particule de l'univers donne l'impression de s'être passé

le mot et d'être à sa place. Il suffit de regarder, se saouler de beauté.

Et cet air...

Il s'engouffrait par la fenêtre ouverte, soulevait ses cheveux, lui fouettait le visage. Il sentait le foin, la terre féconde, les pollens, le rire des ruisseaux, le sous-bois.

Accoudée à la portière, elle dessinait des vagues avec sa main, doigts tendus et serrés, face au vent, elle était un dauphin, sautait hors de l'eau, replongeait dans des gerbes d'écume blanche.

Au volant, sa mère lui a demandé si elle avait des nouvelles de Thomas. Sa question a failli dissiper la magie. Elle a dit non et sa mère n'a pas insisté, elle n'allait pas gâcher ce joli week-end prolongé.

Nina Simone et sa voix sensuelle s'échappait de la radio, *Love Me or Leave Me*, son piano débobinait une impro sautillante en totale symbiose avec le panorama.

Elle se souvient avoir souri.

Des fleurs se hissaient sur les façades des fermes, des rosiers grimpants, une glycine piquetée de délicates grappes mauves. Elle adore les glycines. Leurs corps qui se contorsionnent, se tordent, s'enroulent.

Elle a souri. Encore. Elle n'arrêtait pas. Thomas était loin. Le monde était une caresse sur son cœur,

il hurlait que ça irait, oui, ça irait, la vie serait merveilleuse, bien sûr. Elle allait passer les concours pour lesquels elle avait travaillé si dur, intégrer l'école de ses rêves, avancer.

Sa mère a fredonné avec Nina.

Et puis elle se souvient du choc.

Le crissement suraigu des freins, le vacarme de la tôle qui se plie et fracasse les tympanes, le paysage cul par-dessus tête, les arbres renversés, elle valdingue dans tous les sens, elle se cogne, la ceinture la rattrape, coupe sa poitrine en deux, comprimée, déchirée, le gémissement du métal lacéré, la douleur dans son bras, inhumaine, un cri de femme et elle n'arrive plus à respirer, son bras, elle ne comprend pas ce qui se passe dans son bras mais c'est monstrueux.

Rien ne bouge.

Elle a rouvert les yeux, la voiture était encastrée dans un mur, l'avant défoncé.

Le moteur fumait.

Et toujours cette femme, quelque part, qui gueulait comme si on l'éventrait. *Mais pourquoi est-ce qu'elle gueule comme ça ?*

Elle a rentré son bras à l'intérieur.

La main pendouillait comme les feuilles d'automne lorsqu'elles se balancent dans le vent, juste avant de tomber. Elle tenait par trois morceaux de peau et d'étranges filaments blanchâtres. Les doigts étaient boudinés, gorgés de sang ; un os pointait au centre de l'avant-bras.

Son coude n'était plus là. Il en restait des miettes, des copeaux sanguinolents.

Elle s'est tournée vers sa mère qui la dévisageait, hébétée, le front écarlate. Sa bouche était pâteuse.

— Maman ?

Sa mère a attrapé son téléphone, l'a laissé tomber, ses doigts tremblaient, merde, putain, merde, elle a composé un numéro.

— Ne bouge pas, ma chérie, Abi, je t'aime, ça va aller.

Abi a quitté les yeux vides, les yeux immenses et effrayés de sa mère, ils lui faisaient trop peur. Elle a regardé son bras. Le sang dégoulinait, il y en avait partout, sur la portière, sur l'accoudoir, et maintenant sur son T-shirt, son short, ses cuisses, son siège, il dévalait à gros bouillons, et Abi examinait ce bras, ces vestiges carmin et rosâtres, comme si elle était une spectatrice extérieure, comme si cet amas gluant n'était pas *son bras*. Il était grotesque, aussi, avec ces *choses* qui n'auraient pas dû être dehors, indécentes, l'odeur

de fer, et elle se disait, la tête dans un brouillard cotonneux : tout ce sang, mais ça va faire des taches, ça ne va pas partir, la voiture est foutue, foutue !

Des éclats de voix, encore, mais qu'est-ce qu'ils ont tous à brailler ?

Elle a continué à observer son bras qui gargouillait, il avait sa vie propre, se tortillait sous les giclées de sang qui pulsaient, *pssst, pssst*, et Abi avait beau vouloir le bouger, rien à faire, il restait là, démantibulé, un gant à l'envers, obscène, un vrai futoir.

Sa mère a raccroché, livide.

— Les pompiers arrivent, Abigail, ça va aller.

Elle parlait de loin, Abi s'est penchée vers elle.

— Hein ? Qu'est-ce que tu dis ? J'entends rien !

— Il faut que je te...

Le monde s'est assombri.

Il est devenu noir.

Les bourdons ont continué à bourdonner.

La glycine a poussé.

Les peupliers ont effacé d'autres couchers de soleil éblouissants.

Abi ne les verra jamais plus comme avant.

La main posée sur la poignée, sa mère se tourne vers elle.

— Tu es sûre de toi ?

Abi la bouscule d'un léger coup d'épaule et de tout son poids, appuie sur la porte du salon de coiffure.

Le lieu est simple, exigü sans être étouffant. De grandes photos sont accrochées aux murs. Aucun portrait lisse et fade. Les modèles sont jeunes, prennent des poses originales. Leurs coupes sont décalées, la lumière travaillée. Il y a même un grand paysage montagneux ; beau, pas kitsch. Abi se détend, un peu. Un parfum sucré flotte dans l'air, laque et gel s'entremêlent. L'odeur la chatouille. Petite, elle détestait aller chez le coiffeur. Elle en ressortait presque toujours en larmes, consternée par son allure de poussin mouillé. Elle a réglé la question en CM2, a laissé pousser ses

cheveux. Et n'a plus franchi les portes d'un salon de coiffure pendant dix ans.

Elle balaie la salle du regard.

Sa mère a proposé de prendre rendez-vous dès l'ouverture, à 10 heures, un mardi, jour maussade des commerces. Comme d'habitude, elle a vu juste : la place est vide, à l'exception d'une cliente attendant sagement la pose de sa couleur. Elle doit avoir vingt-cinq ans, feuillette un magazine à la couverture glacée, épais comme un bottin, lance un coup d'œil distrait vers Abi. Un rouge brillant lui éclabousse la figure. Sa peau est divine. Elle est jolie.

Elle a deux bras.

Abi a enfilé sa prothèse esthétique, elle apporte l'illusion espérée : normale, elle est normale.

— Bonjour !

L'énergique jeune femme qui s'avance est asiatique. Elle porte un jean large et troué, une blouse fluide qui dévoile des tatouages somptueux remontant le long de ses biceps. Ses cheveux noirs et brillants lui arrivent aux reins. Ceux d'Abi, ondulés et châains, ont quelques centimètres de moins.

Ils sont sa fierté.

Abi pince les lèvres.

— J'ai pris rendez-vous. Je voudrais me couper les cheveux.

Aussitôt jaillit dans un coin foutraque de son esprit la voix de Coline : « Sans déconner ?! Tu es dans *un salon de coiffure*, tu es sûre que tu ne veux pas acheter une cuvette de WC chauffante ou te faire greffer une queue de castor ? » Abi est mortifiée, le cerveau concassé par les médicaments, elle rougit mais la coiffeuse s'avance déjà pour prendre ses affaires. Sa mère la devance, déleste sa fille de son manteau comme si elle agissait en galant homme.

Les manches du sweat trop grand retombent. Abi constate à son regard fluide que la coiffeuse n'a rien remarqué.

Elle a appris à décoder le moindre battement de cils, la stupeur la mieux dissimulée. Ils ont beau tenter parfois de se cacher, ils sont *tous* abasourdis quand ils comprennent.

De la main gauche, elle soulève à peine sa prothèse pour enfiler le peignoir. Elle vise la manche. Son geste est minuscule, un coup d'épaule, c'est fait. L'expression affable de la coiffeuse reste stable.

Abi la suit jusqu'à une chaise moelleuse en skaï orange et s'y assoit. Ses cheveux sont le seul atout

visible dans le miroir. Ils sont longs, doux, ils caressent son dos depuis dix ans. Ils sont elle.

La coiffeuse joue avec.

— On rafraîchit ou on essaie un carré long ?

— Court.

— Jusqu'à la nuque ?

Elle mime son propos, plante le tranchant de ses mains à la base du cou, cherche l'approbation d'Abi dans le miroir. Abi, elle, observe ces deux mains trois secondes de trop.

— Ça vous convient ?

— Non, je voudrais une coupe à la garçonne.

La coiffeuse ne bronche pas.

— Ça vous ira comme un gant mais... vous êtes certaine de votre choix ?

Abi opine. Vite, parce qu'elle pourrait renoncer, partir en courant. La coiffeuse coule un regard inquiet vers sa mère, qui a pris soin de fureter dans son téléphone en faisant mine de ne rien écouter à la conversation. Abi quémande :

— Un truc un peu mimi, quand même...

Sa main est moite.

Sa main.

L'autre est un leurre en carton-pâte, une copie sans vie.

— OK. Dans ce cas, passons au shampoing. Il me faut une bonne heure ! lance la coiffeuse à sa mère.

Elsa esquisse un petit sourire contraint et sort.

Sur le trottoir, la lumière est crue. Un instant aveuglée, Elsa se force à ne pas regarder la vitrine, elle avance, rejoint la rue de Lévis. C'est la bonne décision, l'unique. Impossible de laver les cheveux d'Abi, de les peigner, jusqu'à la nuit des temps. Ce qui lui faut, c'est de l'autonomie, pas une chevelure de princesse. Elsa flâne, regarde les fleurs, les étals de fruits, entre dans une boutique de vêtements, en ressort aussitôt. Elle lutte contre les larmes qui montent à l'assaut de ses grands yeux verts. Elles sont une armée, se bousculent, prêtes à en découdre. Elsa finit par courir à la voiture. Calfeutrée dans l'odeur caoutchouteuse du revêtement neuf, elle abdique. Et cache son visage dans ses mains.

Ses mains.

Abi s'enfonce dans le fauteuil, pose sa nuque sur le bac en plastique et savoure l'eau chaude qui coule sur son crâne. Elle devine la silhouette de sa mère qui disparaît à l'angle de la vitrine.

À la rentrée, la proviseure a accepté d'adapter son emploi du temps. Elsa reste désormais à la maison tous les matins, et ne travaille que l'après-midi. Elle est chauffeur, aide-soignante, aide tout court. Abi ne supporte pas de monter dans une autre voiture que la sienne. Pas de taxi. Pas de bus. Pas de métro, bondé, agressif. Elsa conduit donc sa fille aux rendez-vous médicaux, navigue d'embouteillage en embouteillage, l'emmène faire des courses, l'accompagne chez le coiffeur.

Sa fille, le boulet manchot.

« Manchot ». Un des mots maudits avec « amputé », « handicapé », et « moignon ».

Il ne s'agit pas seulement de leur signification. La sonorité même est atroce. Moignon sonne comme rognon. Un morceau de chair ballant et informe. Et amputé... Un crachat raté, un filet de salive qui s'écrase par terre dans un « splatch » gras, trop près des chaussures.

Qu'il définisse Abi la répugne.

Le shampoing sent l'amande.

— C'est une sacrée décision de couper une chevelure aussi magnifique.

— Mmmmh.

Abi ne cherche pas à être antipathique. Elle n'a pas envie de raconter sa vie. La jeune femme n'insiste pas.

Abi s'installe mieux, le bac lui cisaille la nuque. Elle regarde devant elle, tombe sur le paysage montagneux. Au-dessus de hautes falaises, crevant le ciel lavande, une silhouette qu'elle n'avait pas remarquée : un oiseau aux ailes colossales et effilées.

— C'est quoi cette photo ?

La coiffeuse masse le cuir chevelu d'Abi.

— Un rapace, un gypaète barbu, pour être plus précise.

La photo est démesurée. Pas plus grande que les portraits, mais elle contient le monde, un autre monde.

— Pourquoi elle est ici ?

— D'abord, ça nous amuse de mettre un gypaète *barbu* dans notre salon de coiffure.

— Pardon, je n'avais pas compris.

— Les gypaètes vivent en couple pour la vie, ils possèdent le ciel, ils sont uniques. Majestueux. C'est notre oiseau totem, à Andy et moi. Andy, le gars qui tatoue, dans l'arrière-salle.

Abi fixe la silhouette magnifique.

Ses cheveux sont propres.

La coiffeuse les enroule dans une serviette blanche, remonte sa manche jusqu'à l'épaule. Le même oiseau, superbe, y est tatoué.

Abi admire les moustaches, l'œil rouge. Elle hoche la tête, s'installe de nouveau devant le miroir.

Elle se regarde une dernière fois, grave l'image dans sa mémoire ; elle se tient droite.

Et ferme les yeux.

Le bruit pointu des ciseaux sonne comme une guillotine de poche, donne la chair de poule. Abi pense à détendre ses épaules, refoule les analogies, le métal qui crisse. Elle se concentre sur sa respiration. Mesure le poids qui disparaît, sa tête qui s'allège. Quand la coiffeuse termine de la délester de la longueur, elle est nue. Plus de ruissellement jusqu'au dos. Sa coiffe a disparu. Elle continue à bien serrer les paupières.

De temps en temps, la coiffeuse soulève son menton, le baisse pour grandir la nuque. Elle virevolte autour d'Abi, la frôle, son tabouret fait craquer le parquet, elle dit « bonjour » lorsqu'un client entre, précédé d'un courant d'air froid. Abi marmonne « bonjour », elle aussi. Les dents du peigne mordent son cuir chevelu.

Et toujours, le bruit de guillotine.

*

Quand elle regagne le trottoir de la rue des Dames, Abi est chauve, ou tout comme. L'air solidifié glisse sur sa nuque, ses oreilles, son cou, dans une caresse qu'elle ne reconnaît pas.

— Ça va ? murmure Elsa.

— Très bien. C'était la seule solution. Le résultat n'est pas si mal... non ?

— Tu fais très Jean Seberg. Je te rappelle qu'elle a conquis le cœur de Romain Gary.

— La comparaison me convient.

Abi fait trois pas dans la lumière crémeuse de cette fin de matinée.

— Elle a vu, n'est-ce pas ? Quand j'ai remis mon manteau ?

— Je crois, oui. On y va ou tu veux te balader ?

— Deux minutes dans la rue de Lévis ?

Elsa glisse sa main sous la prothèse morte.

— La sensation est bizarre, avoue.

— C'est un peu difficile mais je vais m'y faire.

Abi ne sent pas sa mère contre elle, parce que sa mère étreint une imposture.

Elles marchent lentement.

Elles ont vécu dix-neuf ans dans ce quartier. Les vitrines, les enseignes, les magasins de bouche, le

brouhaha des passants, les recoins, le goût des croissants et des cookies, les terrasses de café, tout y est familier.

La famille a déménagé en septembre. Ainsi en ont décidé Elsa et Martin. Nouveau départ. Nouveau. Positif. Nouveau. Miroitant. On y croit. Les filles auraient chacune leur chambre, Abi n'aurait pas à affronter les comparaisons. « Pauvre mignonne, quel gâchis... », « Ton bras ? Lequel ? Le droit ? ! Ah oui, c'est vrai, tu es gauchère, *heureusement...* », « Jésus, Marie, Joseph, je ne savais pas ! », « Putain mais c'est horrible ! »... Ce genre de commentaires.

Quelques semaines après l'accident, Elsa et Martin visitaient déjà. Ils ont vendu, signé et emballé l'appartement pendant qu'Abi était à l'hôpital, en rééducation.

Leur réflexe de survie pour ne pas devenir fous, sans doute.

Abi a quitté l'hôpital il y a deux semaines, elle est entrée dans sa nouvelle maison. Pour se reconstruire, pierre par pierre, un bras en moins et deux prothèses sous le moignon, qui rime avec rognon.

À la maison, des fragments de leur ancienne vie surgissent au détour d'une porte, un tapis, des meubles agencés différemment. Elle ouvre un tiroir, tombe

sur une cuillère en bois qu'elle avait l'habitude d'utiliser. Le reste devra être apprivoisé. Quant à sa rue, au quartier, pour l'instant, elle les entrevoit de la fenêtre. Elle aime les arbres du jardin, les mésanges et les pinsons qui picorent dans la mangeoire. Le ciel immense prend enfin sa place. Pourtant, le sentiment poisseux d'être en terrain inconnu la tenaille.

Abi côtoie beaucoup d'inconnus depuis le 2 mai. Hôpitaux inconnus, soignants inconnus, douleurs inconnues, corps inconnu, opérations inconnues, tuyaux inconnus, chambre inconnue, nouvelle chambre inconnue, corps inconnu, autre chambre inconnue, rééducation inconnue, patients inconnus, voisins inconnus, kinés inconnus, ergothérapeutes inconnus, prothésistes inconnus, corps inconnu, avocats inconnus, experts inconnus, infirm...

— Abi ?

Elle lève les yeux sur un grand type châtain, les cheveux en fouillis, des yeux si noirs qu'on n'en distingue pas la pupille. Souriant. Si souriant.

Elle le connaît, mais d'où ? Le passé est brumeux, emmêlé.

— Euh...

Son anorak est usé, ses baskets sont sales. Elsa hausse les sourcils et le dévisage.

— Vous êtes ?

Bien sûr qu'Abi le connaît !

— Maman, voici Aurèle, on était en primaire et au collège ensemble.

— Aurèle ? balbutie Elsa.

— Oui. Bonjour, madame.

Il se concentre de nouveau sur Abi.

— Tu vas bien ?

Elle traque dans son ton la pitié qui sourd de ceux qui savent. Il ne sait pas.

— C'est joli, tes cheveux courts !

Elsa, plantée au milieu de la rue, fait des va-et-vient entre eux, mais Aurèle l'ignore et continue de sourire. Abi s'efforce de l'imiter.

— En fait... je sors de chez le coiffeur.

Il sourit encore.

— Super ! Tu as bien fait. Qu'est-ce que tu deviens ? Études vétérinaires, je suppose ?

— Bon, on y va, chérie ? intervient Elsa.

— Non, pas véto. J'ai dû... J'ai...

Il se souvient. Par quel miracle ?

— Au revoir, jeune homme.

Elsa entraîne sa fille.

— Au revoir ! Salut, Abi ! lance Aurèle.

— Ça va, chérie ? chuchote Elsa.

— Abi ! Attends !

Aurèle a fait demi-tour, il se hisse à leur hauteur.

— Tu habites toujours le quartier ?

— Non, je suis à Montreuil, maintenant.

— Ah.

Abi le regarde. Ce sourire. Il est inhumain.

— Je n'ai pas pris mon portable, mais... Tu aurais un bout de papier, maman ?

Les mâchoires d'Elsa saillent, elle fouille dans son sac.

Aurèle ne quitte pas Abi des yeux.

Il sourit toujours.

Elsa tend un petit carnet et un crayon doré à sa fille.

De la main gauche, Abi attrape le crayon, le coince entre ses dents, prend le carnet, l'ouvre à deux doigts sur le haut de son bras rigide, le cale, puis se penche ostensiblement pour faire glisser le crayon dans sa main qui tient en même temps le carnet. Elle écrit son numéro tant bien que mal, fourre à nouveau le stylo dans sa bouche et déchire le papier avec maladresse.

Quand elle le tend à Aurèle, il ne sourit plus.

Du tout.

Ses sourcils froncés sont graves.

Il fixe la main de silicone, remonte le long du bras inerte.

Il prend le papier.

— Merci.

Ses yeux couleur de nuit ne la lâchent pas. Abi l'observe à son tour pendant qu'Elsa fait disparaître carnet et stylo dans son sac à main. Que cachent ces yeux ? De la haine ? Du mépris ?

— Alors, cette fois, salut ! lance-t-elle.

Elle se détourne.

Il n'a pas répondu.

Abi marche à grands pas.

Perchée sur ses talons, Elsa a du mal à la suivre.

— Ça va, chérie ?

— Arrête de me demander si ça va. Ça va très bien. Où est la voiture, déjà ?

Elsa tend son index vers une rue adjacente et Abi s'y engouffre.

2

— Aaaaah ! hurle son père quand elle rentre le soir.
Elle est allée chez l'ergothérapeute, elle ne porte pas sa prothèse.

— Merde, sérieusement, papa, c'est tout ce que tu trouves à dire ?

— Ma fille a perdu un bras ET ses cheveux ?! éructe Martin, yeux écarquillés.

Elsa lève les siens au ciel.

— Je ne supporte plus ton humour foireux, fais un effort, travaille sur ta marque de fabrique familiale.

— À qui le dis-tu ! s'exclame Coline.

Elle était cachée derrière un fauteuil et surgit comme un pantin de sa boîte avant de se ruer sur Abi.

— Salut tata.

— Ne m'appelle pas tata ! Ça fait vieille fille !
Coline la saisit par les épaules et Abi gémit.

— Oups, pardon ! J'oublie tout le temps... ton moignon ?

— Je monte, grommelle Abi en se dégageant d'un coup sec.

Elle grimpe l'escalier en massant son épaule.

— Quoi ? entend-elle chuchoter dans son dos. Tu crois que je le fais exprès, peut-être ? Laisse-moi m'habituer !

Coline concurrence les long-courriers, plane au niveau de la stratosphère, et personne n'a jamais réussi à la faire revenir sur Terre. Parfois, Abi aimerait se glisser dans sa peau, découvrir comment elle envisage le monde. Quelle serait sa réaction, avec un bras en moins ? Dans la vie de Coline, le ciel est plus bleu, le soleil plus brillant, les gens plus inoffensifs et lointains. Très lointains. Abi a beau lui expliquer que ce qui lui reste de bras est hyper sensible, elle l'écrase à chaque fois qu'elle débarque. Son grain de folie massif a toujours fait rire Abi, mais ces derniers temps, l'attrait décline. Son je-m'en-foutisme est devenu pénible, frôle désormais l'insupportable.

Abi hésite. Comment avaler la distance creusée pendant ces mois d'hôpital ? En a-t-elle envie ?

Elle finit par frapper à la porte de sa sœur.

— Ouais ! Entrez !

Millie est affalée sur cinquante coussins, en train de tricoter une chose bleu marine. Elle pousse un cri, elle aussi.

— J'adooooooooore !

— Merci.

— Fais voir ?

Elle bondit, sa galette bleue et ses aiguilles à la main, tourne autour d'Abi comme un seigneur au marché aux esclaves. Lui colle la laine sur le front.

— Nickel ! Je suis trop inspirée !

— Pourquoi ?

— Je te prépare un petit bonnet tout mimi.

— Je ne porterai pas ce machin.

— Je te promets qu'il sera potable. J'ai besoin d'un mannequin.

— Un mannequin manchot ?

Abi fait demi-tour et abandonne sa sœur, déconfite, au milieu de sa chambre. Elle remonte le couloir et entre enfin dans la sienne.

Cette chambre est plus grande que l'ancienne. La penderie sent le bois neuf, aucune affiche ne décore les murs. Mais elle a ses livres, son bureau.

Sa guitare, posée sur son socle, prend la poussière.

Abi se laisse tomber sur son lit, face contre couette. Mannequin. Les mots de Millie lui font l'effet d'un projecteur braqué sur son moignon. Mannequin. La scène est si prévisible. Elle avance, ses hanches ondulent, les pieds sur une ligne imaginaire, le menton haut. La sidération, le malaise. Le silence. Les rires gênés des spectateurs ébahis autour du podium. La délicate alchimie est cassée, Abi est la rupture, elle anéantit la litanie des corps fiers, harmonieux, de ces filles filiformes qui lèvent leurs talons. Sa silhouette rugueuse accroche l'œil et l'accrochera pour toujours. Mannequin. Mais bien sûr. Millie se rend-elle compte de la portée de ses paroles ?

Abi s'assoit. Regarde par la fenêtre. La nuit a l'air froide. Elle se relève.

Quelqu'un toque à la porte.

— Oui ?

La silhouette tout en courbes de Coline s'y encadre.

— Je peux entrer ?

— Je t'en prie, tata.

— Ne m'appelle pas *tata* !

— Fais attention à mon moignon !

— Je m'excuse, pardon.

Coline lisse la couette d'un coup de paume habile, s'assoit avec circonspection.

— Toi et tes lits...

— Déformation professionnelle, ma croquette. Tes nouveaux cheveux sont une totale réussite.

Abi se penche vers la glace suspendue près de la porte.

Ses pommettes ressortent. Ses cernes aussi. Ses oreilles. Elle essaie de se focaliser sur son visage mais c'est peine perdue. Son regard est aspiré par une irrésistible attraction, celle du vide. Comment s'habituer à cette absence sur son côté droit ? Il est immense, ce vide, un trou noir, il attire tout. Comme une bête vorace.

— Pourquoi tu fais cette tête, ma croquette ? Je suis sincère, tes yeux sont plus grands, plus clairs.

Coline tapote le lit à côté d'elle mais Abi décline. Elle s'installe devant son bureau, sort son miroir. Elle le dresse au centre, perpendiculaire à elle, légèrement en biais, pose son bras gauche sur le plateau du bureau, s'avance pour faire disparaître son moignon derrière le miroir.

Quand elle se regarde ainsi, elle a l'illusion d'avoir deux bras identiques, vivants.

Toutes les nuits depuis qu'elle est rentrée, les douleurs fantômes la réveillent. Son bras est enfermé dans un étui de cuir lacé qui comprime, presse, le

sang emprisonné menace de tout faire exploser. Ses doigts enserrés sont gonflés et gourds.

Mais son cerveau déraile. Son bras n'est plus là.

Alors, elle le berne avec ce miroir. Enfin, elle essaie.

Elle commence à tourner son poignet.

Coline se racle la gorge et apporte un peu de gonflant à ses cheveux mousseux.

— Je réitère : c'est féminin et branché.

— Je ne suis pas branchée.

— Avec ton bras de Vador, si...

— Arrête de faire des blagues stupides, on dirait papa. Tu es lourdingue, Coline, ça ne m'amuse plus.

— Les blagues lourdes, c'est de famille. D'ailleurs, je t'en croyais la digne héritière, mais il semblerait que ton séjour à l'hôpital ait anéanti ces années d'efforts.

Abi s'apprête à lui balancer une réplique cinglante mais sa tante ne lui en laisse pas le temps.

— Tu as une chance inouïe d'avoir cette prothèse myoélectrique ! C'est presque comme...

— Stop ! Arrête-toi avant de dire une nouvelle énormité, ta spécialité en ce moment. Non, une main de robot accrochée à un membre en plastique qui pèse plusieurs kilos n'est *pas un bras*, Coline. Je sais de quoi je parle.

Sa respiration s'est accélérée alors Abi essaie de se concentrer sur ses sensations, les muscles de sa main, les tendons qui s'allongent, les cercles dans le sens opposé.

Ce bras de métal fascine sa famille, mais de son point de vue à elle, il n'est qu'une plaie supplémentaire. La coque moulée autour de son épaule est lourde, rigide, Abi transpire dedans ; en fait de bras, il s'agit d'un harnachement. Et puis, il faut se concentrer sur chaque muscle bandé pour amener le mécanisme à bouger – Abi contracte ce qui lui reste de biceps, la main tourne, elle contracte deux fois, le coude se lève. De la lenteur, du métal, de l'effort, rien à voir avec la fluidité d'un bras. Rien de rien.

Coline soupire dans son dos.

— Je sais que c'est difficile, que je ne pourrai jamais vivre dans ma chair ce que tu ressens, mais je m'inquiète. Tu es éteinte, tu es... morne.

Abi pose son avant-bras, cesse de remuer. Le froid sur sa nuque est dérangement. Pourvu qu'elle s'y habitue. Pourvu qu'elle finisse par s'habituer. À tout. Mais surtout à l'absence.

— C'est comme si avant, à l'intérieur, j'avais une grande forêt, pleine d'oiseaux et de promesses. Elle a disparu, Coline, tu comprends ? C'est comme ça. À la

place, il y a des herbes jaunes, des mares sans eau, du silence et de la terre craquelée.

— Tu es vivante, ma croquette.

— À peine. Et je ne sais pas si j'ai envie de vivre comme ça.

— Comment ?

— Comme une moitié de moi-même.

Coline ne dit rien pendant plusieurs minutes. Abi observe le reflet de son bras gauche. L'impair, là où devrait être le pair.

— Tu sors à peine de l'hôpital, ma croquette, j'ai bien conscience que ton accident et le bouleversement qui va avec sont frais, mais je t'en prie, ne te morfonds pas. Tu as besoin de reprendre confiance, d'aller de l'avant. Quoi que tu en penses, tu as la vie devant toi.

Abi voudrait lui dire que le passé charrie du regret, un immense regret, mais que le futur est encore pire, il se réduit à de l'obscurité et de l'incertitude.

Qu'elle flotte dans un présent trop grand pour elle.

Ça ne servirait à rien.

— Ne pars pas perdante, Abi, je t'en prie. Occupe-toi de ton avenir. Tu as dû renoncer, mais à toi de construire un autre rêve. Il est encore temps. Écume les sites d'universités, les différentes filières possibles.

Fixe-toi des objectifs pour avancer, te projeter, pouvoir enfin envisager the bright side of life.

Les bras en croix, Coline entonne à la façon des Monty Python :

— Always look on the bright side of life...

Coline a conscience que sa voix tremble, mais elle la pousse, elle veut emplir le vide de cette chambre, celui qui transpire par les pores de sa nièce.

Abi soupire si fort que Coline s'interrompt pourtant au milieu d'un sifflotis.

Elle tripote de nouveau ses cheveux.

— Je te promets de faire attention. Pour ton moignon.

Abi attrape sa balle en mousse et l'écrabouille. Coline l'observe dans le reflet du miroir.

— Ma maladresse te contrarie, je l'entends et je jure solennellement que ça ne se reproduira plus. Mais il y a autre chose, pas vrai, ma croquette ?

Abi a été seule, ces derniers mois. Entourée médicalement parlant, certes, mais seule avec la douleur, le gris sale de cette vie d'estropiée dont elle n'a pas voulu. Elle l'imaginait si vive et chatoyante, sa vie, pleine de bruit, de fous-rires, de gaité, de soleils qui réchauffent au creux de l'hiver, de vastes étendues, d'infini.

— J'ai croisé un type aujourd'hui. Mon ancien amoureux de CE2. Même si je ne lui ai jamais dit. On était ensemble au collège et on s'est perdus de vue.

— Et ?

Abi recommence ses petits mouvements, elle malaxe, presse, elle veut avoir mal et sentir que cette fois, la douleur n'émane pas de son cerveau délirant mais de ses muscles, du sang, des os, de sa main qui subsiste. Qui résiste.

— Je ne sais pas ce qui m'a pris, je lui ai fourré ma prothèse sous le nez.

— C'est-à-dire ?

— J'attends toujours un miracle : quelqu'un qui remarque et ne réagit pas. Ah, elle a un bras en moins, ouais, et sinon, tu as lu le dernier bouquin dont tout le monde parle ? J'y ai cru. *Coline, j'y ai cru*. Dans mon souvenir, Aurèle était tellement...

— Tellement quoi ?

Abi abandonne sa balle en mousse, qui glisse de sa main et roule par terre avant de se cogner contre le mur.

— Gentil. Attentionné. Je ne l'avais pas vu depuis cinq ans. Il était là, à sourire et à me regarder, à me regarder et à sourire, et j'y ai cru. Je me suis dit :

lui, il continuera à sourire. À faire comme si tout était normal.

Elle se tourne vers sa tante.

Une larme tiède coule sur sa joue.

— Au lieu de ça, j'ai eu envie de lui hurler dessus. De le frapper. De le traiter de gros connard, de putain de trou du cul de merde. Parce qu'il me dévisageait, rayonnant, et soudain, quand il a vu, son sourire s'est consumé. Il m'a rayée d'un coup.

— Ma croquette...

— Je provoque ça chez les gens, Col. Du dégoût, de la stupéfaction. Un sacré rejet. Plus jamais je ne serai comme avant. Et je ne serai jamais vétérinaire. J'ai vingt ans. Je suis un monstre qui erre.

Coline s'approche et cette fois, oui, cette fois, juste avant de poser sa main, elle se souvient, migre vers la clavicule. Sa paume est douce.

— Si tu es un monstre, tu es le plus beau monstre du monde.

Abi inspire une goulée d'air. Encore. Apaiser sa respiration haletante, cette oppression qui ne la lâche pas, l'envie de hurler, de frapper, de fracasser, de saccager, l'envie de crever l'abominable bête tapie en elle depuis sept mois.

— Tu es nulle en poésie, Coline.

Abi lève la tête vers elle. Dans la lumière tamisée de sa chambre, les cheveux pâles et bouclés de sa tante dessinent une couronne évanescence autour de son visage rond.

— C'est pour ça que je me suis reconvertie dans le marketing. Mais sois aimable, sinon, je te broie ton moignon.

Abi est obligée d'esquisser un sourire. Coline fait pivoter la chaise vers elle, essuie les joues humides de sa nièce avec les coins de sa veste.

— Oublie-le, ma croquette, oublie tous ces cons. Moi je t'aime, même manchote. Même s'il te manquait un œil, une jambe, tes cheveux, une oreille, le nez, enfin, tu vois, quoi.

— Ouais. Je vois. Même si j'étais un tableau de Picasso.

— Voilà. Et je suis sûre que tu vas trouver. Une voie. Peut-être inattendue. Mais tu en feras *ta* voie.

Abi hausse les épaules.

— En attendant, pendant que tu te morfonds sur ta difformité ou d'anciens camarades dont tu n'as rien à faire, moi, je m'active pour ne pas finir vieille fille, et ça, crois-moi, c'est un vrai challenge !

— Clair. Alors ? Du neuf ?

— Eh bien, figure-toi que j'ai rencontré un type.
Je te raconte ?

Abi vérifie l'heure.

— C'est mon tour de mettre la table.

— MILLIE ! hurle Coline sans prévenir. Tu peux échanger ton tour et mettre la table ?

— OK ! répond Millie du fond de sa chambre. Mais Abi devra mettre mon bonnet !

Lorsqu'Abi ouvre un œil, il fait encore nuit. Elle reste immobile, écoute les bruits en provenance de la salle de bains. Millie prend sa douche. Ses parents sont en bas, ils écoutent la radio. Les jingles grimpent jusqu'à elle par à-coups.

Elle, se lève tous les matins entre 7 et 8 heures ; s'endort vers 22 heures, terrassée par les médicaments.

Abi bouge ses orteils dans la tiédeur de la couette. Elle déplace son pied droit et goûte le frais à cet endroit vierge du lit. En combien de temps la place sera-t-elle chaude ?

Le réveil est un moment particulier, la réalité reprend ses droits. La bascule est toujours douloureuse. Chaque seconde la renvoie à son bras manquant. Elle ne s'était jamais rendu compte à quel point ses mains étaient là, infaillibles. Elle veut le pot de confiture et

sa main déjà tendue l'agrippe. Le ballon arrive, son bras se soulève pour l'intercepter avant qu'elle ait eu besoin d'y réfléchir. Penchée sur sa guitare, elle écoute, trouve le bon accord, ré majeur, sol mineur. En proie à l'énervement, les mains se crispent, elles se tordent quand on est stressé, parlent, moulinent, appuient, prouvent. Inutile de vouloir : elles vivent, autonomes, précèdent la pensée. Et pas seulement les mains. Les coudes, aussi.

Aujourd'hui, l'évidence est à l'agonie, les gestes les plus dérisoires se transforment en enfer. Enfiler sa petite culotte, par exemple. Sans parler des chaussettes ou du soutien-gorge. D'ailleurs, Abi a réglé la question, elle n'en met plus. D'après Coline, une étude prouve que les seins s'en portent mieux. Les soutiens-gorge ont été inventés par les fabricants de corsets en mal de clientes. Un bon moyen de recycler leurs baleines après que les femmes ont décidé d'arrêter de ressembler à des guêpes. Abi est donc à la pointe du féminisme et du progrès scientifique.

Elle quitte la douceur de la couette, se tortille, tire, se contorsionne, pose l'élastique bien à plat.

Sa petite culotte est en place.

Deux semaines sont passées, elle commence à peine à s'habituer à sa nuque nue.

Son estomac gronde mais avant de descendre, elle allume son ordinateur.

Penchée sur l'écran bleu, elle espionne Thomas. C'est mal. Vain.

Elle essaie de renoncer.

Raté.

Thomas est allé à une fête hier soir.

Avec plein de gens. Sur les photos parfois floues, ils rient à gorge déployée, les joues rougies par l'alcool. Abi reconnaît Astrid, Marion, Jonas.

Ils continuent, en équilibre sur leur lancée, deuxième année de fac ou écoles, droit devant ; le tranquille bercement de la vie les enrobe.

Elle devrait se réjouir pour eux.

Abi veut vraiment se réjouir pour eux.

Dans le brouillard des premiers jours, elle a reçu des dizaines de messages. De petits bips émergeaient de l'extérieur, des phares. Ils disaient leur soutien, demandaient des nouvelles, l'encourageaient. Thomas est même passé à l'hôpital quand elle a été transférée. Elle avait prévenu les infirmières : aucun visiteur en dehors de ses parents, Millie, et Coline. Hors de